

Que restera-t-il de nous ?

Odile Pelletier et Denis Baribault

Nancy Couture et Éric Lapointe

Sévryna Lupien et Yves Béland

Tristan Fortin Le Breton

Louise Plamondon

Carole Baillargeon

Doyon/Demers

Dominique Roy

André Du Bois

M et M

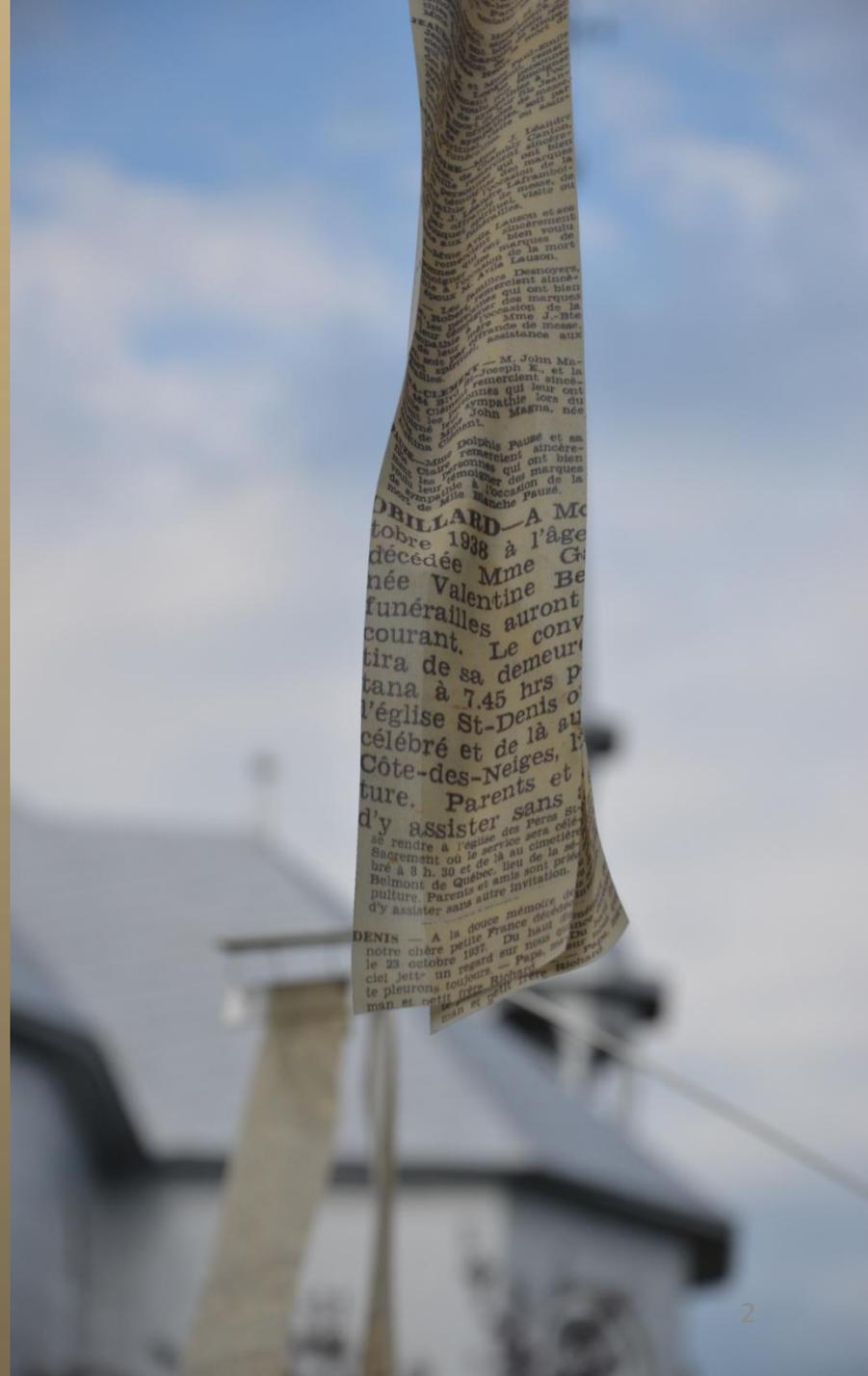
Une exposition collective
présentée au Vieux Presbytère
et à l'église de Deschambault en 2012



Une part importante du patrimoine humain est inscrite dans la matière. Depuis des centaines de millénaires, nous laissons en effet, volontairement ou involontairement, des traces qui marquent les paysages de façon plus ou moins durable et spectaculaire. La pierre, le bois, le métal, l'os, certains textiles même, ont résisté au temps pendant des milliers d'années et témoignent aujourd'hui du passage de nos prédécesseurs. Les notions de durée et de transmission sont intimement liées au concept de patrimoine. Il est dès lors légitime de se demander ce que nous léguerons aux générations qui nous suivront.

Quinze artistes portneuvois ont été invités à exprimer leur vision du patrimoine que leurs contemporains et eux-mêmes sont à créer. Les dix œuvres qu'ils ont proposées ont séduit ou choqué, conforté ou bousculé, fait rire ou fait pleurer les visiteurs des lieux patrimoniaux de Deschambault. Toutes font cependant la démonstration que le patrimoine n'est pas seulement une histoire de vieilles pierres. S'il incarne les aspirations et les savoir-faire de nos prédécesseurs, il stimule aussi les vivants dans leur quête de sens, dans leur besoin de créer et de laisser une trace, aussi ténue soit-elle.

Donald Vézina, commissaire





Ce que nos voix disent de nous

Odile Pelletier et Denis Baribault , 2012

Denis Baribault et Odile Pelletier vivent et travaillent à Saint-Raymond. Lui est travailleur autonome – photographe, vidéaste, concepteur de sites Web, elle, enseignante en art dramatique dans une école secondaire. Lui, c'est plutôt l'image, elle, les mots. Ensemble, ils ont conçus plusieurs productions théâtrales avant de bifurquer vers la vidéo, touchant tantôt à la fiction, au documentaire ou à l'animation. Ils vivent dans le cadre de cette exposition une première expérience dans le monde des arts visuels, un univers auquel ils se frottent par contre depuis longtemps.



Bien au-delà de tous les objets que les humains laissent derrière eux, un héritage intangible demeure vivant. La somme des événements vécus et des émotions éprouvées laissent effectivement des traces, difficilement monnayables mais irrémédiablement gravées au fond des êtres rencontrés. Pour ces deux créateurs férus de théâtre et de technologie, le téléphone revêt un caractère hautement symbolique. L'instrument témoigne du besoin de dire, d'écouter, de confier, d'informer, de confronter. Il permet à l'émetteur comme au récepteur de passer de l'intime au social, du grave au superficiel. Il est surtout le véhicule de la voix, une matière invisible qui en dit souvent beaucoup plus que les mots utilisés. À ce titre, les répondeurs, boîtes vocales et autres contenants virtuels contiennent-ils un legs à transmettre au même titre que les photos de famille ?



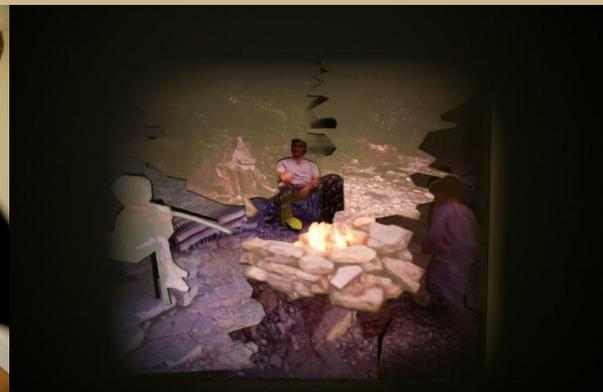


Feu d'août

Nancy Couture et Éric Lapointe, 2012



Les deux créateurs s'intéressent à ce qu'il reste aujourd'hui du rapport millénaire au feu. Ces parents de jeunes enfants utilisent l'âtre du Vieux Presbytère comme un théâtre où se joue une scène de leur vie quotidienne. « Une fois le papier du journal de la veille consumé, le rationnel s'envole lui aussi en fumée. Le temps s'arrête et l'instinct reprend ses droits. Excités, les enfants tournent autour de nous. Quelque chose se transmet : nos souvenirs de jeunesse, notre patrimoine émotif, un héritage millénaire qui nous relie à l'essentiel. » Lorsque le spectateur se situe à la bonne distance de l'œuvre, une image apparaît dans les flammes rigides et acérées de la sculpture. Le feu de bois, primordial à la survie des humains, serait-il déjà relégué à une activité de loisir ?



Nancy Couture et Éric Lapointe vivent à Deschambault-Grondines depuis quelques années. Tous deux reconnus dans le domaine des arts visuels, elle en duo avec sa sœur Sheila (les sœurs Couture), lui en solo, ils ont vu leurs œuvres respectives exposées au Québec comme à l'étranger. Leurs démarches se voient réunies pour une première fois dans un projet artistique commun où les images de Nancy sont décomposées puis recomposées par le procédé d'anamorphose cher à Éric.



Deux *archéonautes* – des voyageurs de l'espace spécialisés en archéologie – débarquent sur le cap Lauzon. Les puits de sondage qu'ils pratiquent leur permettent de découvrir les traces d'une civilisation ayant habité la planète bleue et verte autour du 21^e siècle. Les artefacts qu'ils trouvent ont tous une forme similaire. Vu leur grand nombre et leur disposition, il semble que ces objets aient été associés à un culte. Sévryna Lupien et Yves Béland questionnent la notion de durabilité des objets produits à l'époque contemporaine et posent un regard amusé sur l'étude qu'en feront les observateurs du futur. L'œuvre, qui est composée de deux installations se faisant écho, à l'extérieur et à l'intérieur du Vieux Presbytère, apporte une réponse nette et précise à la question :
Que restera-t-il de nous? Des cuillères!



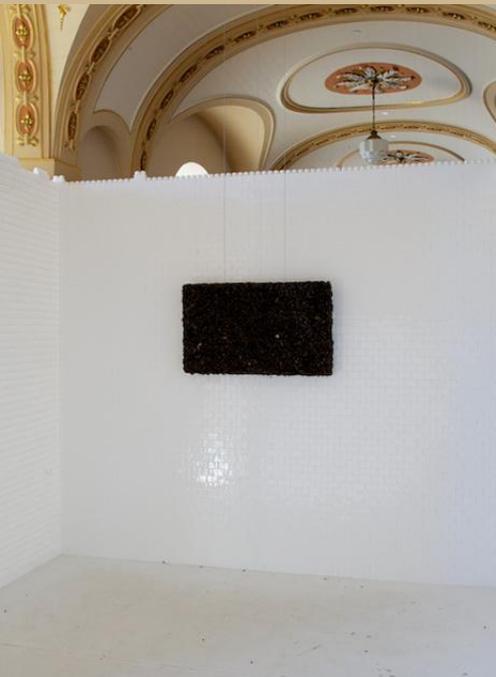
Sévryna Lupien et Yves Béland vivent à Saint-Raymond. Elle est en voie d'obtenir une maîtrise en Arts de l'Université Laval, lui est diplômé en arts graphiques. Ils ont en commun une énergie créatrice débordante et un imaginaire débridé. Tous deux sont membres actifs du Groupe artistique portneuvois au sein duquel ils ont contribué, en tant que co-coordonnateurs et en tant que créateurs, aux événements *Habiter II* et *Habiter III*, tenus dans la Vallée Bras-du-Nord, à Saint-Raymond.



L'espace

Tristan Fortin Le Breton, 2012





« Dans notre société de consommation, il faut produire ou faire produire pour s'incarner, pour s'accomplir » lance Tristan Fortin Le Breton avec un brin d'ironie. Il a donc fait produire plus de 15 000 briquettes de plastique – des mégablocs – afin d'ériger une structure qui rappelle les salles blanches et lisses des institutions muséales. Dans *L'espace*, deux œuvres se font face : un tableau ancien de Jean-Baptiste Roy-Audy, *L'adoration des mages*, et une œuvre de l'artiste. La relation qui s'établit entre les éléments déjà présents dans l'église et ceux, nouveaux, que le créateur y apporte, soulève une autre question en guise de réponse à *Que restera-t-il de nous?* : Y aura-t-il une part de sacré dans la production artistique laissée par nos contemporains?



Tristan Fortin Le Breton vit et travaille à Deschambault-Grondines. Il a complété un Baccalauréat en Arts Visuels, spécialisation en photographie. Depuis plusieurs années, il explore par l'image les lieux et paysages, s'intéressant particulièrement à l'acte photographique et à son statut documentaire. Ses œuvres ont été présentées en divers lieux au Québec. Présentement il s'implique dans sa communauté pour permettre l'intégration des arts visuels aux édifices patrimoniaux.





Souvenir

Louise Plamondon, 2011 – 2012



Et s'il ne restait que le souvenir ? Si la mémoire était le seul réel véhicule du legs que les gens se transmettent de génération en génération ? Pour Louise Plamondon, la mémoire a d'abord et avant tout visage humain. Les grands oiseaux auxquels elle accorde le rôle symbolique de faire voyager les morts des colonnes nécrologiques sont des transporteurs d'âmes, tout aussi bien que les cigognes à qui on attribue la fonction d'amener les nouveaux nés à la vie. De ces disparus dont le rappel se fait parfois furtif, parfois insistant, l'artiste esquisse des fragments de portraits, quelques lignes sur fond de drame, de tristesse ou de possible oubli. Les œuvres se font écho, dedans/dehors, en haut/en bas, entre deux mondes irrémédiablement liés.



Louise Plamondon est native de Saint-Raymond où elle garde toujours ses ancrages. La pratique de l'artiste, détentrice d'une maîtrise en arts visuels de l'Université Laval, s'incarne dans le dessin, l'estampe, la photographie, la sculpture et l'installation. Elle dit trouver ses principales sources d'inspiration dans l'observation de l'architecture et du paysage. Ses œuvres ont été présentées au Canada, en Europe et en Argentine.





L'arbre est dans ses feuilles

Carole Baillargeon, 1995 – 2012



Diplômée en arts visuels et en scénographie, Carole Baillargeon vit et travaille à Deschambault-Grondines. Reconnue pour sa recherche axée sur la thématique vestimentaire, sur la représentation du corps et l'exploration de la matière, l'artiste a réalisé plusieurs projets d'intégration de l'art à l'architecture. Son travail a été présenté dans plusieurs pays européens, au Mexique, aux États-Unis et au Canada. Ses œuvres font partie de plusieurs grandes collections.



Vêtement universel s'il en est, le *jean* occupe une place primordiale dans la garde-robe des jeunes et des moins jeunes de toutes les classes sociales, en Amérique, en Europe, en Asie comme en Afrique. Carole Baillargeon accumule les *jeans* usés par les personnes de son entourage depuis 1995 et elle trouve matière à créer dans cette masse de vêtements chargés de l'histoire de chacun. Les sculptures présentées prennent tantôt la forme d'un œuf constitué de *jeans* d'enfants, tantôt une forme évoquant un travailleur penché sur son ouvrage ou encore celle d'une chaîne d'humains solidairement engagés vers un avenir inconnu. Pour l'artiste, la mémoire des personnes rencontrées est au cœur du patrimoine à transmettre, chacune prenant place dans l'enchevêtrement complexe d'un arbre plus relationnel que généalogique.

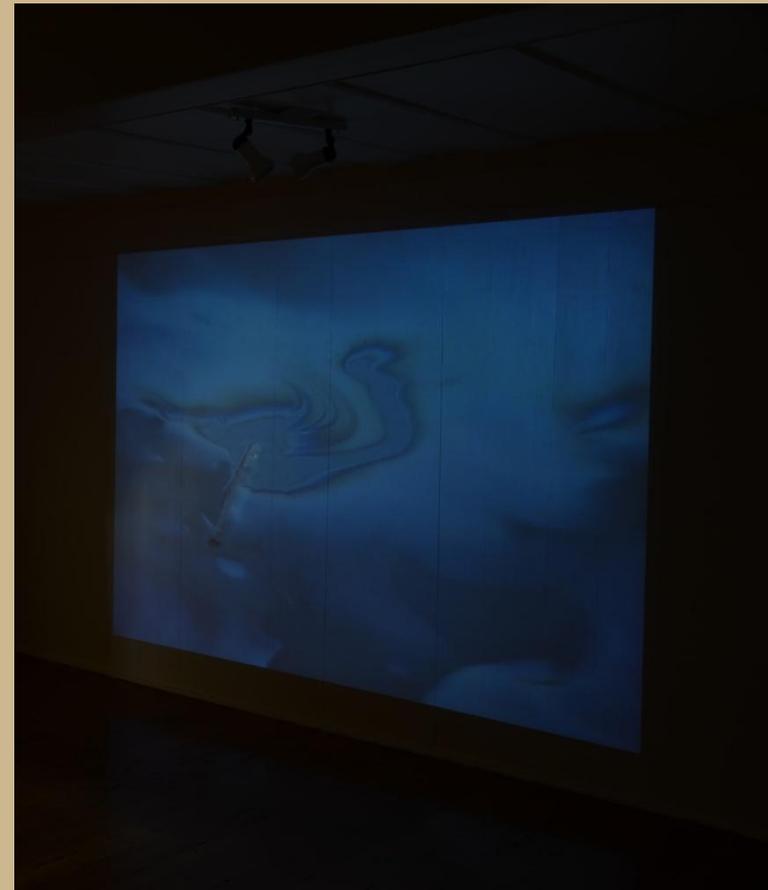




Sapineau
Doyon/Demers, 2002-2012

Lorsqu'on enduit l'extrémité d'un bâtonnet de bois avec de la gomme de sapin pour ensuite le déposer sur l'eau d'un étang, d'un lac ou d'une rivière, la réaction chimique qui se produit propulse le bâtonnet à la surface de l'eau tout en générant des formes et des couleurs aux effets étonnants. Les artistes proposent de vivre l'expérience, de prendre le temps de ce jeu pour questionner le rapport contemporain aux gestes anodins. La standardisation des modes et des cadres de vie fera peut-être se perdre dans la nuit des temps des gestes associables au patrimoine forestier et aux traditions liées à la villégiature. Cette « coca-colaisation » de la vie de tous les jours entraînerait-elle un affaiblissement de l'imaginaire ordinaire?

Le duo formé par Hélène Doyon et Jean-Pierre Demers, tous deux natifs de Saint-Raymond, est présent sur la scène artistique québécoise depuis 1987. Les recherches de ces créateurs qui se présentent comme socio-esthéticiens portent sur la relation entre l'art et la vie. Leurs travaux ont été présentés, tant en des lieux réputés pour l'art que dans des lieux de quotidienneté, au Canada, en Europe, à Cuba, au Brésil et au Japon.



Chimère

Dominique Roy, 2012





L'identité culturelle constitue un héritage que les collectivités se transmettent et que les « puissants » de tous les temps ont exploité ou anéanti selon qu'ils y percevaient un profit potentiel ou une embûche. Pour Dominique Roy, « les Grands Prêtres du néo-libéralisme consomment aujourd'hui nos repères culturels, les assujettissant à de simples paramètres économiques. » Militante, l'artiste utilise tout ce qu'elle a sous la main et récupère les rebus de l'industrie culturelle elle-même pour se créer un vêtement mi-guerrier, mi-magique. La tenue aux allures chamaniques lui conférera peut-être, du moins symboliquement, les pouvoirs nécessaires à contrer l'appétit sans fin des magnats de la culture. L'artiste et son œuvre, qui ont pour mission première de produire du sens, survivront-ils au passage du rouleau compresseur de l'uniformisation qui vient avec la mise en marché ?

Dominique Roy cumule des formations en arts visuels, en photographie et en couture. Elle fréquente la création en tant qu'artiste ayant une démarche discrète mais ô combien pertinente. Elle a œuvré dans le travail du verre et du textile, elle est aussi directrice de la Biennale internationale du lin de Portneuf. Ses œuvres ont été présentées dans divers événements au Québec, particulièrement en Mauricie où elle vit... lorsqu'elle n'est pas dans Portneuf.







SEUILS André Du Bois, 2012

La recherche que mène André Du Bois est d'abord et avant tout axée sur le processus de transformation de la matière, des êtres et de leur pensée. Tous sont inéluctablement soumis à l'imprévisible et au passage du temps, qu'ils soient dur comme la pierre ou mou comme la matière grise. Les objets qu'il organise de façon méticuleuse, des matériaux naturels récupérés, des morceaux de bois brûlés, voire calcinés et parfois flottés, font état de l'impermanence des choses. L'installation dans son ensemble laisse à penser que l'être humain, peu importe l'héritage qu'il laissera, nourrira la vie de ses cendres. Le cycle est sans fin : un seuil franchi en appelle un autre.



Diplômé de l'École des beaux-arts de Québec, André Du Bois vit à Neuville où il a un atelier. L'artiste a une pratique multidisciplinaire; sculpture, installation, dessin et performance sont autant de cordes à son arc. Ses œuvres ont été exposées dans plusieurs institutions au Québec et au Canada. Il a réalisé plusieurs projets d'art public dont, récemment, l'œuvre intitulée *Passage de l'onde* pour le Centre multifonctionnel de Saint-Raymond.





iWOOD

M et M, 2012

Tous deux diplômés en sculpture de la Maison des métiers d'art de Québec, Mathieu Gotti et Mathieu Fecteau sont co-fondateurs du Groupe artistique portneuvois. Forts de pratiques individuelles, ils s'associent en 2011 pour former le duo M et M. Dès lors, ils participent à divers événements – *Sacrée croisière* de la Biennale Internationale du lin de Portneuf, Festival de Musique Actuelle de Victoriaville, Manif d'art de Québec. Depuis, le duo privilégie la conception et la réalisation d'œuvres manipulables qui créent des relations pour le moins inusitées avec les spectateurs.



La mémoire enregistre, conserve et restitue les données accumulées par les vivants. Parfois, cette dernière leur fait faux bond. Peut-être pour compenser les insuffisances passagères, nos contemporains ont mis au point des mécanismes très performants en matière d'accumulation de l'information. C'est le cas du *iCLOUD*, un nuage qui contient virtuellement toutes les données des utilisateurs et qui les leur restitue par l'entremise de divers appareils lorsqu'ils le désirent. Le duo M et M pose un regard à la fois interrogatif et ironique sur ce gros legs potentiel, virtuel et universel. Ils invitent les spectateurs à jouer du *iWOOD*, un nuage de bois et de matériaux récupérés qui s'adaptera à leur volonté. Peut-être qu'après avoir expérimenté ce mécanisme ludique les spectateurs seront-ils moins inquiets de perdre leurs précieuses données? Chose certaine, l'œuvre, elle, s'inscrira dans leur mémoire.



Que restera-t-il de nous?

Commissaire : Donald Vézina

Une exposition produite par



grâce au soutien du



et des ses partenaires fidèles

